



Orsten Groom, *Fort-Da*
(série *Chrome dinette*, 2021),
Transfert photographique,
acrylique, feutre, bombe de
peinture, huile et glycérol
sur toile, 160 x 215 cm
©COURTESY TEMPLON,
PARIS – BRUSSELS

Groom Generation

Chez **Orsten Groom**, la peinture est un jeu fervent, qui mène avec brio de l'Exode à Freud. Viscéral, ésotérique, irrésistible.

PAR DAMIEN AUBEL

« Je suis très Kafka », me lâche, tasse de café en main et macules de peinture sur les vêtements, Orsten Groom (né en 1982), à qui je rends visite dans son atelier de Montreuil, pour parler de sa première expo chez Templon, à Bruxelles. Plus tard, c'est Zappa qui s'invite dans la conversation – aussi me pardonnera-t-il, à mon tour, une citation : « fanfare atroce où je ne trébuche point ! Chevalier féérique ! » C'est du Rimbaud, ça tombe bien, pas seulement parce que l'expo a lieu à Bruxelles, mais parce que, auraient dit les vieux alchimistes, la peinture d'Orsten Groom est un « art de musique ». Une musique singulièrement dissonante, « atroce ».

C'est d'abord un art de l'accord désaccordé, du court-circuit, de la profusion des courts-circuits, tant chaque toile, qu'on peut voir avec ou sans lunettes 3D, brasse et raccorde les motifs (Groom multiplie les paradigmes pour en parler : « carnaval », « mouvement centrifuge et centripète », etc.) Ici, des fillettes d'Henry Darger font face aux silhouettes noires et blanches d'enfants d'Auschwitz, là c'est la Dora de Picasso, une crose de pharaon à la main, embarquée dans une scène porno, ailleurs c'est la Gradiva, un cochon en laisse, à un bord du tableau tandis que, à l'autre extrémité, la plus ancienne représentation de Moïse connue nous fait signe. Orange concert, symphonie délirante aux mille instruments, dont jaillissent mille éclairs : Orsten Groom est un maître du dessin énergétique, de la poussée des lignes et des masses.

Mais « je ne trébuche point », pourrait-il dire avec Rimbaud. C'est un étrange calme qui se dégage des toiles accrochées à Bruxelles. Art de musique, mais art du silence, celui d'une certaine sérénité recouverte. Car, me raconte-t-il, ces toiles sont nées à l'issue d'une crise, d'une tentation de « désertion » la peinture, de l'appel non plus de la vocation, celle-ci tout à coup muette, mais de l'abandon. Crise résolue, surmontée, en peignant.

Un autre silence aussi : celui de l'Histoire dont les rouages cessent de gémir. Bien sûr, il y a ici, m'explique l'artiste, des millénaires d'Histoire, entre les deux bornes qu'il a choisies, l'Exode (grand récit de « désertion » pour Orsten Groom) et 1939, la mort de Freud et la publication de *L'Homme Moïse et le Monothéisme*. Mais il a beau « rabattre Freud sur Moïse », ouvrir tout l'éventail, de l'art pariétal à Arnold Böcklin (en « version croûte »), le temps est au point mort. Comme si la simultanéité propre au tableau annulait, ou « neutralisait » (un terme qu'il affectionne) la succession, le cours des événements.

Et encore un silence, celui d'une bouche morte, malade, celle de Freud atteinte de son cancer de la mâchoire. Pourtant les mots sont là – hébreu, allemand, hiéroglyphes – sur les toiles. Mais il s'agit d'en jouer : ainsi, le « Tot » de la « Toteninsel » (*L'île des morts*) de Böcklin, devient le « Toth » égyptien. Vertige sémantique où se tait la langue – celle des significations arrêtées, figées. Pour mieux laisser résonner la peinture, et ses étranges harmonies.

SIEG MUND KALUMNIATOR

Orsten Groom,
Du 28 octobre au 23 décembre,
Daniel Templon, Bruxelles

CLAIRE TABOURET

Galerie Almine Rech,
Galerie Perrotin,
Musée Picasso,
Jusqu'au 18 décembre

Peintures de paysages, portraits de groupe, autoportraits, bouquets de fleurs, Claire Tabouret s'attelle à des sujets classiques de l'histoire de l'art. Mais toute la beauté de ses œuvres réside dans sa capacité à se les réapproprier. L'utilisation de fonds colorés situe ses autoportraits dans un espace irréel. Ses paysages peints sur de la fourrure synthétique leur apportent un côté psychédélique californien, tout en rappelant la sincérité du mouvement Art & Craft. Les techniques sont multiples, fontaines en bronze, monotypes, peintures, céramiques peintes dans lesquelles se côtoient le ready-made et Picasso, tout autant que les citations de figures artistiques majeures, tels André Derain et Giorgio Morandi. Cette triple exposition raconte la vraie réalité de l'artiste dans son atelier de Los Angeles, qui passe d'un médium à un autre, d'une temporalité à une autre, celle longue de la sculpture ou plus rapide du monotype, sans omettre, précise-t-elle, les précieux moments « de vagabondage de l'esprit ». AUDE DE BOURBON-PARME